

Nous voici arrivés à ce troisième dimanche du carême, dans notre chemin vers Pâques ; c'est l'occasion pour nous d'accompagner dans notre prière les catéchumènes, ceux qui seront baptisés à Pâques ; c'est aussi, bien sûr, l'occasion d'approfondir notre chemin de conversion personnelle et, comme pendant tout le carême, les textes qui nous sont proposés sont à la fois très riches, très denses, et peut-être pas toujours faciles à comprendre.

En fait, il me semble que ce qui est posé aujourd'hui, c'est toujours la question de la foi.

Qui est Jésus pour nous ? En quel Dieu croyons-nous ? Qu'est-ce que cela change dans notre vie de proclamer que Jésus est un Messie crucifié, mort et ressuscité pour nous ?

Peut-être d'abord un mot sur la première lecture :

Les dix paroles, les dix commandements donnés à Moïse sur la montagne, pour le peuple dans sa longue pérégrination vers la terre promise. Ils sont bien connus ces commandements : *tu n'auras pas d'autre Dieu que moi, tu ne feras aucune idole, tu n'invoqueras pas en vain le nom de Dieu, tu sanctifieras le jour du Sabbat, honore ton père et ta mère, tu ne commettras pas de meurtre, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne commettras pas de vol, tu ne porteras pas de faux témoignage, tu ne convoiteras pas les biens de ton prochain.* Ces commandements nous les connaissons, nous les avons entendus maintes fois, peut-être appris au catéchisme ; la plupart paraissent de bon sens, pour mener une vie droite et digne, en tout cas, au moins ceux qui ne concernent pas Dieu directement mais la relation à l'autre, au prochain, semblent pouvoir être partagés par les hommes et les femmes de bonne volonté, comme un socle commun pour une vie en société qui soit paisible et sereine au-delà de la question même de la foi.

Oui, mais justement, ce sur quoi je voudrais attirer votre attention c'est la première phrase du texte, sans doute la plus importante, celle qui donne sens et qui éclaire toute la suite : *Dieu dit – à travers la parole de Moïse – je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison d'esclavage.* Les commandements ne tombent pas comme ça du ciel, comme des impératifs à mettre en œuvre dans nos vies, ou à tout le moins comme des balises qui peuvent indiquer le chemin d'une vie droite et juste, tant individuellement que collectivement. Dieu rappelle d'abord ce qu'Il a fait pour son peuple, comment Il est venu à son secours, comment il l'a libéré de l'esclavage en Egypte pour le conduire vers la Terre promise à travers le désert. Dieu a libéré son peuple. Dieu l'a sauvé, et alors Il lui donne ces dix paroles pour guider son chemin, pour éclairer sa route : « si tu me reconnais comme le Dieu qui t'a rendu libre, comme le Dieu qui a manifesté ta dignité, ta grandeur, comme Celui qui t'a appelé à Le suivre, à mettre ta confiance en Lui, à devenir son peuple, alors tu chercheras à vivre les commandements que Je te donne ».

Ces commandements ne sont pas d'abord des interdits qui tombent du ciel pour restreindre la satisfaction de nos désirs, mais la réponse que veut traduire notre vie au Dieu qui nous aime, qui nous a sauvés et qui nous conduit.

Ce qui était vrai pour le peuple juif à travers cette période de l'exode jusqu'à la Terre promise, l'est aussi pour nous aujourd'hui, pour chacun de nous dans notre parcours de vie. Avant de savoir si nous vivons et respectons ces dix paroles de vie, ces commandements, il nous faut savoir si nous accueillons, si nous reconnaissons Dieu comme Celui qui fait alliance avec son peuple, le rassemble, le guide, le

conduit ; Celui qui manifeste son amour jusqu'à nous donner son fils, son unique. Ceci nous conduit tout naturellement à l'évangile.

Nous sommes au tout début de l'évangile de Jean, au chapitre 2 : Jésus commence sa mission ; Il vient d'être désigné par Jean-Baptiste comme étant l'Agneau de Dieu, l'Envoyé du Père, Celui qui vient sauver les hommes ; et Jésus, qui est encore bien peu connu de ses contemporains vient au temple, à Jérusalem pour la fête de la Pâque, la grande fête des Juifs qui justement rappelle et célèbre la sortie d'Égypte, la manière dont Dieu a sauvé son peuple. Nous avons du mal, peut-être, à imaginer l'importance du temple pour les Juifs : c'est bien sûr le lieu du culte, c'est aussi et d'abord le lieu de la présence de Dieu, le lieu le plus saint, le plus grandiose, le temple de Salomon reconstruit après l'Exil à Babylone, est une construction gigantesque, magnifique, la fierté du peuple qui veut manifester la grandeur de sa foi en Dieu, de sa confiance dans le Seigneur. Le temple est un lieu où tout est codifié, prévu, organisé ; là où l'on se tient suivant son état : les sacrifices que l'on offre dans les différentes situations de la vie... qui les offre...qui assure la prière... de quelle façon... à quel rythme...Tout cela est prévu et codifié. Bref, le temple c'est le cœur même de la vie religieuse des Juifs de l'époque, et c'est en même temps leur fierté, ce qui fait qu'ils ne font pas « nombre » avec les peuples païens environnants.

C'est la première montée à Jérusalem de Jésus, dans sa vie publique. On peut dire qu'au départ, c'est une montée en toute discrétion, Il n'est guère connu. On ne fait pas vraiment attention à Lui. Alors, ce geste par lequel il forme un fouet avec des cordes et chasse les marchands de bœufs et de brebis et de colombes ainsi que les changeurs - parce qu'il y avait une monnaie spéciale pour les offrandes au temple, pour ne pas utiliser l'argent romain - ce geste de Jésus, il surprend, il choque même, il interroge en tout cas les témoins de la scène : « *Cessez de faire de la maison de mon Père une maison de commerce* ». Les Juifs sont surpris, désarçonnés. Ce qui constitue leur vie religieuse, leur pratique, qu'ils exercent peut-être par habitude, par routine, et peut-être aussi de très bonne foi, se trouve comme « mise en cause ». Alors ils l'interrogent : « *quel signe peux-tu nous donner pour justifier ce que tu fais-là ?* ». Cela semble inqualifiable, comme si Jésus se plaçait au-dessus du temple, au-dessus de l'autorité qu'Il représente, comme s'Il se faisait l'égal de Dieu que l'on vient justement prier, adorer dans le temple, à qui il offre des sacrifices. Il y a un certain malaise devant cette violence de Jésus, au moins apparente, à l'opposé d'une image parfois douceuse que l'on présente de Lui ; et de l'expression, au moins apparente, d'un manque de confiance envers ses contemporains.

Les disciples, eux, ne comprennent pas mieux. Ils sont aussi désarçonnés devant le comportement de Jésus. Ils ne comprendront que bien plus tard, quand Jésus se sera réveillé d'entre les morts, ce que pouvait signifier ce geste. Jésus ne simplifie pas l'explication quand il déclare finalement : « *détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai* ». Les Juifs savent-ils qu'il a fallu 46 ans pour le construire, et donc que ce n'est pas possible. Mais Jésus parle d'autre chose, et l'évangéliste nous précise qu'Il parlait du sanctuaire de son corps ; c'est bien nous dire que le geste de Jésus n'est pas seulement un appel ou un rappel de la nécessaire vérité, sincérité, de ce qui se passe au temple en refusant toute hypocrisie et tout marchandage, cela les prophètes l'ont dit à maintes reprises au fil des siècles.

Il ne suffit pas d'offrir des sacrifices, il ne suffit pas de dire « Seigneur, Seigneur » pour être exaucés : l'important est ce qu'il y a dans le cœur de chacun « *ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi* » disait déjà le prophète.

Non, Jésus par son geste pose clairement la question de la foi : la question de sa personne, de son identité, de sa mission.

Jésus tourne les regards et nous invite à nous tourner à notre tour vers l'événement de Pâques, sa mort et sa résurrection.

« *Détruisez ce temple et en trois jours je le relèverai* »

Ce temple-là, celui de son corps, sera le temple définitif, pas comme le temple fait de pierres qui, comme toute construction humaine, n'aura qu'un temps ; et nous savons que en 70, il sera détruit par les Romains.

Ce à quoi Jésus nous invite, c'est à sortir d'une mentalité magique, d'un besoin de sécurité illusoire où, à travers des mots, des gestes, des offrandes, on cherche plus ou moins consciemment à acheter Dieu, à se donner comme une assurance.

Bien sûr, il ne faut pas fustiger l'expression de la foi des petits et des simples.

Aujourd'hui, ce que nous appelons « la piété populaire » a sa propre valeur, un prix quand elle est l'expression même de la confiance qui vient du cœur, même si elle est toujours à purifier, à transformer : en fait, la question pour nous, à travers ce geste transgressif de Jésus, est bien de savoir comment nous le reconnaissons : est-Il pour nous le Fils de Dieu ? Celui qui vient nous sauver ? Celui qui donne sa vie par amour pour les hommes ? Celui qui, ressuscité, nous ouvre le chemin de la vie en plénitude ?

L'Agneau de Dieu met dehors les animaux destinés à l'offrande. Il nous dit qu'en Lui se réalise la présence de Dieu, que c'est son corps qui est la nouvelle construction, le nouveau temple, nous sommes les membres de ce corps et nous recevons notre vie de Lui.

Le chemin du carême est celui qui conduit les catéchumènes à la profession de foi pascale, à reconnaître en Jésus le Fils de Dieu, Il est pour chacun de nous l'invitation à purifier notre relation au Seigneur, à laisser de côté ce qui peut relever du marchandage, de la superstition pour exprimer notre foi, notre confiance, notre espérance en Lui, en ce qu'Il nous donne, en ce qu'Il nous fait vivre, quels que soient les événements, les circonstances, les joies et les difficultés que nous connaissons.

Saint Paul l'a magnifiquement exprimé dans la deuxième lecture : *Nous proclamons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les nations païennes, mais pour ceux que Dieu appelle, Il est puissance de Dieu et sagesse de Dieu.* Que cette proclamation de la foi soit notre joie en ce dimanche. Amen